

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

Le coup de bill'art du Soir

Aux fous !

Par Kader Bakou

Dans «La guerre du Golfe une maladie mentale», le chapitre II du livre *The Emotional Life of Nations* (éd. Karnac Books, 2002), Lloyd de Mause a écrit que la guerre que menèrent les Américains contre l'Irak en 1991 était un rituel sacrificiel – similaire aux rituels des civilisations antiques – destiné à regonfler le moral de la nation. Le psychohistorien américain a donné une explication originale sur les origines et les motivations profondes de certains conflits et guerres. Selon lui, il n'y a pas que l'échec et les problèmes qui en résultent qui peuvent pousser l'individu, les dirigeants et les nations à des actes extrêmes tels que l'homicide, le suicide ou le déclenchement d'une guerre. «Depuis que Freud a, pour la première fois, étudié des cas de patients "ruinés par le succès", les psychothérapeutes ont souvent observé que le succès personnel et la prospérité font resurgir chez les personnes des sentiments de culpabilité et d'illégitimité. Pourtant, personne ne semble avoir remarqué que ce genre de sentiments culmine dans la vie émotionnelle d'une nation après une longue période de paix, de prospérité et de progrès social, particulièrement si cette dernière fut accompagnée de plus de liberté personnelle et sexuelle», écrit-il. Il en résulte, comme aux Etats-Unis après le chute de «l'Empire du mal» soviétique, ce que de Mause appelle «un sentiment national de culpabilité» dont il faudrait se «purifier» par un sacrifice quelconque.

«Durant ces croisades puritaines à caractère émotionnel, les médias cessent de minimiser les dangers existants et lancent des appels hystériques en prétendant que le monde est devenu soudainement invivable». Paul Volcker, directeur de la Federal Reserve Banque, avait déclaré ironiquement à un journaliste : «Nous avons la peur panique que quelqu'un, quelque part, puisse être heureux.»

Que faire alors ? «Il y avait une seule façon d'éviter qu'une longue récession économique ne soit nécessaire pour guérir la nation de sa dépression. Il fallait fabriquer un ennemi extérieur qui puisse porter le blâme de notre «cupidité» collective et être ensuite puni à la place de l'Amérique». Plus loin, il fait remarquer : «L'idée que l'Amérique puisse s'engager dans une guerre pour des raisons émotionnelles semble blasphématoire. Bien que la plupart des gens conviennent que les actes homicides commis par un individu puissent prendre leur source dans un désordre émotionnel inconscient, il est plus rare que l'on se demande si les guerres – qui sont des actes homicides commis par des nations entières – puissent venir de désordres émotionnels vécus collectivement.»

Les guerres sont généralement expliquées par des motivations économiques. Après avoir étudié un grand nombre de documents historiques, Lloyd de Mause est arrivé à une autre conclusion : «Les guerres démarrent généralement sur des images paranoïaques, homicides ou même suicidaires.»

Il donne deux exemples. Quand le gouvernement japonais se demanda s'il fallait attaquer Pearl Harbour et entrer en guerre contre les Etats-Unis, le général Hideki Tojo demanda à plusieurs ministres leur avis. Tous les ministres présents pronostiquèrent une défaite japonaise et estimèrent qu'une telle attaque serait suicidaire. Tojo leur répond : «Il y a des moments où l'on doit avoir le courage de faire des choses extraordinaires – comme sauter, les yeux clos, depuis la véranda du Temple de Kiyomizu ! (le temple de Tokyo où des gens se suicident souvent). Le deuxième exemple est celui de Hitler qui, lui aussi, «s'exprima en termes suicidaires et non économiques lorsqu'il partit en guerre promettant aux Allemands une mort glorieuse sur le champ de bataille et parlant de lui comme d'un «sommambule» tandis qu'il conduisait le peuple allemand par-dessus la falaise suicidaire.»

L'homme n'a pas changé depuis, au moins, l'Antiquité et ses sacrifices rituels (dont l'immolation). Seules les divinités ont changé avec le temps.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

SOUAD BELHADDAD A BEAUCOUP DE CHOSES À «DJIRE»
À ALGER, ANNABA, TLEMCEM

Je est un autre

De notre bureau de Bruxelles,
Aziouz Mokhtari

«Beaucoup de choses à vous djire» est un spectacle ahurissant.

Faïrouz, la cousine de Hayet, sciences Pô, ENA, la madame «Com» du ministère de la visibilité, une discriminée positive, mettra-t-elle en danger la carrière de cette dernière ?

«Fatchima» pour ce qui la concerne ne laisse rien passer, avance sur tous les sujets, donne son point de vue à tout bout de champ. Selon Marine Turchi de Mediapart, l'œuvre de S. Belhaddad «met en scène l'identité plu-rire-nationale».

Beaucoup de choses à vous djire a pour personnage central Fatchima, mi-figue, mi-raison,



autant attachée, voire rattachée à son algérianité qu'à son républicanisme de bavarde, touche à tout, dérangent, qui fâche, Hayet, sa fille, porte-étendard de la visibilité, discriminée positive, fait le reste. Le spectacle se veut une réflexion beaucoup plus sérieuse que l'humour de Belhaddad et l'écriture, intelligente, nuancée, tout en finesse, du texte, le laisse supposer sur le

destin des femmes méditerranéennes. Ou des femmes en Méditerranée. La transmission mère/fille est un subtil montage d'humour, de théâtralités, de gestuelle⁽¹⁾, d'émotion inées et/ou travaillées, refaites, surfaites, convenues ou pas. La critique en Europe est unanime à saluer *Beaucoup de choses à vous djire* de Souad Belhaddad.

Souad Belhaddad est journaliste, auteure, elle a publié *Entre-deux-je, algérienne, française, comment choisir... Survivantes, Rwanda, dix ans après le génocide, La fleur de Stephanie, Rwanda entre déni et réconciliation, Algérie, le prix de l'oubli – 1991-2004, les victimes témoignent*.

Réputée, S. Belhaddad aime à dire que le journalisme «est ma première identité».

Beaucoup de choses à vous

djire de et par Souad Belhaddad est proposé par «Citoyenneté possible» (Marine Pédebosc).

Il est distribué par Nabila Belkacem (Itinérances Bruxelles).

A l'initiative des instituts français en Algérie, les Algériens pourront voir le spectacle les 5 et 7 mars à Annaba et Alger, le 9 du même mois à Tlemcen, alors que la Galerie Baya (Alger) en proposera quelques extraits le 6 mars – c'est vous «djire»...

Beaucoup de choses à vous djire, à Alger, Annaba, Tlemcen 5, 6, 7 et 9 mars.

Coproduction Association citoyenneté possible, avec le soutien de : la Fondation la Ferthé, itinérances (Bruxelles), le Tarmac de la Villette (Paris), le Théâtre des feuillants (Dijon), Confluences (Paris), Les bénévoles et les artistes.

A. M.



En librairie

Sous la férule de Nourredine Saâdi, seize écrivains algériens nous entraînent dans le dédale de leur mémoire ressuscitant le souvenir de «Ce jour-là» : 5 Juillet 1962. Comment ont-ils vécu la fête de l'indépendance ? Qu'ont-ils vu ? Qu'ont-ils entendu et ressenti ? Les odeurs, les couleurs et les bruits de ce jour-là, à marquer d'une pierre blanche, ressurgissent de la petite boîte à souvenirs. Ils avaient dix, douze ou quinze ans et ont suivi le flot des gens qui, ivres de bonheur, laissaient exploser leur joie, en ce jour mémorable de l'indépendance de notre pays. Cinquante ans après, ils nous livrent leurs témoignages : Malek Alloula, Maïssa Bey, Denise Brahimi, Alice Cherki, Hélène Cixous, Abdelkader Djemai, Nabile Farès, Mohamed Kacimi ; Arezki Metref, Badr'Eddine

Mili, Rachid Mokhtari, Boualem Sansal, Leïla Sebbar, Habib Tengour, Mourad Yelles et Amin Zaoui ont mis la main à la pâte de ce recueil collectif. Boualem Sansal note en page 166 : «... Trois jours et trois nuits durant, sans boire ni manger, nous l'avons sillonné dans tous les sens. Avec les copains de la rue Darwin et les oisifs qu'on a pu racoler en chemin, nous avons couru éperdument à travers les rues d'Alger, et d'abord des quartiers du centre, les quartiers européens, riches et propres, où nous n'avions jamais été...»

Maïssa Bey avait 12 ans lorsqu'a sonné la cloche de l'indépendance : «Je me souviens de ce pincement au cœur en regardant défiler le long de la rue de Lyon – pas encore débaptisée – juste en face du Monoprix de



Belcourt, les djounoud de la Wilaya IV, les premiers combattants que je voyais. Héros clandestins enfin livrés

à la lumière et à la ferveur de ce jour.» (P. 26).

A son tour, Arezki Metref, alors âgé de 10 ans, nous raconte : «Plus que tout, ce qui me reste de ce jour-là ce sont les bouches. Ces bouches jusqu'à la veille cousues, qui, aujourd'hui libérées de toute suture, se mirent à expulser un son portant en lui les harmoniques de plus d'un siècle bâti sur la fondamentale du silence» (P. 118).

Une histoire collective qui se décline en seize nouvelles inédites, coordonnées par Nourredine Saâdi. *Ce jour-là* vaut vraiment le détour.

SABRINAL

CE JOUR-LÀ,
SOUS LA COORDINATION DE
NOURREDINE SAÂDI, EDITIONS
CHIHAB, 2012, 205 P, 650 DA.

FESPACO 2013

L'Etalon d'argent à Yema de Djamila Sahraoui

Le film *Aujourd'hui* du réalisateur franco-sénégalais, Alain Gomis, a remporté samedi à Ouagadougou le Grand prix du Fespaco, le festival majeur du cinéma africain qui s'est conclu dans l'émotion et en musique.

Alain Gomis a reçu l'Etalon d'or de Yennenga, le trophée le plus prestigieux, des mains du président burkinabé Blaise Compaoré lors de la cérémonie de clôture de la 23^e édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision (Fespaco), devant quelque 15 000 spectateurs réunis au grand stade de la capitale burkinabée.

Son film, qui a fait «l'unanimité» au sein du jury des longs métrages, raconte la dernière journée d'un homme qui sait qu'il va mourir et qui erre dans Dakar.

Le héros est interprété par l'Américain Saul Williams, acteur et surtout musicien venu du hip-hop et connu

pour sa verve de slameur. Son rôle quasi mutique lui vaut le prix d'interprétation masculine. L'actrice franco-sénégalaise Aïssa Maïga tient l'un des rôles principaux.

«Moi qui suis fait de morceaux de Guinée-Bissau, de France, de Sénégal, je suis très heureux et très fier de pouvoir apporter le premier Etalon d'or au Sénégal», a lancé le réalisateur parisien, très ému, qui avait été révélé par *L'Afrance*, film sorti en salle en 2001.

«La richesse du cinéma africain, aujourd'hui, c'est sa diversité», a-t-il ajouté, concluant par un tonitruant «Vive le Fespaco!»

Aujourd'hui avait fait partie de la sélection officielle au Festival de Berlin 2012.

L'Etalon d'argent a été décerné à *Yema* de Djamila Sahraoui (Algérie), présenté par la présidente du grand jury, la réalisatrice française Euzhan

Palcy, comme une «tragédie antique et contemporaine» sur une famille brisée par un attentat islamiste.

La cinéaste algérienne, qui tient le rôle principal, était extrêmement émue au moment de recevoir sa récompense pour ce film qui prend une résonance particulière au moment où les forces armées franco-africaines combattent au Mali voisin des djihadistes liés à Al-Qaïda.

L'Etalon de bronze est allé à *La pirogue* de Moussa Touré (Sénégal), film sur le drame de l'émigration de jeunes Africains en quête d'Europe. L'auteur a dédié son œuvre à «la jeunesse sénégalaise et la jeunesse africaine». L'ambiance était à la fête avec un concert du groupe ivoirien Magic System et un spectacle conçu par le célèbre danseur et chorégraphe burkinabé Seydou Boro, en forme d'hymne à l'Afrique. Créé en 1969, le Fespaco, qui a accueilli

cette année plus d'un millier de cinéastes, comédiens et producteurs, avait innové en confiant pour cette biennale la présidence de tous les jurys à des femmes. Euzhan Palcy, la réalisatrice martiniquaise de *Rue Case-nègres*, s'est félicitée que le festival ait mis les femmes «au centre» et «à l'honneur».

Une autre grande première viendra à la prochaine édition en 2015, ont annoncé les organisateurs à la clôture : la course dans la catégorie long métrage s'ouvrira enfin aux films tournés en numérique, alors que le débat a fait rage durant toute la semaine. Sur la qualité de la cuvée 2013, les avis ont divergé. Si de très beaux films ont été projetés, d'autres semblaient des survivances du cinéma «calebasse» des années 1960-1970, brocardé pour sa façon de véhiculer une image passiste et misérabiliste de l'Afrique.

ACTUCULT ACTUALITÉ

SALLE IBN ZEYDOUN DE RIADH EL FETH (EI Madania, Alger)

Mardi 5 mars à 19h : Concert du groupe roumain Tchaas (musique tsigane).

Prix du billet : 500 DA. Les billets sont en vente au guichet salle Ibn Zeydoun et au Centre de documentation de l'AARC (Office Riadh El Feth) à partir du mercredi 27 février 2013.

LIBRAIRIE DU TIERS-MONDE (PLACE ÉMIR-ABDELKADER, ALGER-CENTRE) :

Mercredi 6 mars à 14h : Nadir Marouf signera son livre *Lecture de l'espace oasien*, paru chez Barzakh.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Mardi 5 mars à 18h : Concert *Nouba maya* de Beihdja Rahal.

Vendredi 8 mars à 15h : Concerts de Karim Mesbahi et Samir Tourni.

INSTITUT CERVANTES D'ALGER (9, RUE KHELIFA-BOUKHALFA)

Jeudi 7 mars à partir de 9h :

Table ronde *La violence envers les femmes : échange d'expérience entre l'Algérie et l'Espagne*. Dans le cadre de la commémoration de la Journée internationale de la femme, le Centre d'information

et de documentation sur les droits de l'enfant et de la femme (Ciddef, Alger), en partenariat avec l'Agence espagnole de coopération internationale (AECI), organise une conférence sur la *Violence faite aux femmes*. Intervenants : M^{me} María Naredo (Espagne) sur «La responsabilité des Etats face à la violence envers les femmes. Apprentissage à partir d'une analyse de la législation espagnole et son application», M. Miguel Lorente (Espagne) sur «L'observatoire de violence faite aux femmes. L'expérience d'Espagne dans la lutte contre la violence de genre», Salah Bey (Algérie) sur la «Violence faite aux femmes, état des lieux».

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGÉRIE (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 28 mars : Exposition de peinture «Ariane du futur» de l'artiste peintre Farid Benyaa.

Mercredi 6 mars à 18h30 : Film *Le Gone du chaâba* de Christophe Ruggia, en présence du réalisateur (dans le cadre du cycle «Algérie d'ici et d'ailleurs»).

Jeudi 7 mars à 19h : Spectacle humoristique «Beaucoup de choses à vous djire» de et avec Souad Belhaddad (dans le cadre du Temps fort, le mois de la femme).